

La dernière danse ?

Nicola Sirkis n'est pas certain qu'Indochine va continuer bien longtemps



Nicola Sirkis, un vieux qui fait de la musique de jeunes... — PHOTO SONY BMG

Valérie
Lesage

vlesage@lesoleil.com



Combien d'adolescents ont dansé et dansent encore sur la musique d'Indochine ? Ça fait 25 ans, 10 CD studio, plus de cinq millions d'albums vendus, et on voudrait que ça ne s'arrête jamais.

Parce qu'Indochine, c'est la danse. Une sorte de jeunesse éternelle. La joie même sur un tableau noir.

« Je suis un vieux qui fait de la musique de jeunes... alors qu'il y a tellement de jeunes qui font de la musique de vieux. C'est miraculeux ! » constate le chanteur Nicola Sirkis, toujours étonné de voir autant d'adolescents à ses concerts.

Dans les années 90, les médias avaient enterré Indochine, considéré comme « une ringardise » de la décennie précédente. Mais le groupe n'avait pas dit son dernier mot. Il a pris sa revanche en 2002 avec *Paradize* qui s'est vendu à 1,2 million d'exemplaires. L'histoire d'amour avec le public se poursuit avec *Alice & June*, lancé il y a quelques mois. Indochine joue devant des salles bondées partout où il passe. Montréal ne fera pas exception : les deux spectacles des FrancoFolies (les 16 et 17 juin) affichent complet.

Nicola Sirkis n'a pas besoin de faire de la promotion, mais il prend la peine d'accorder des entrevues, avec une générosité qui étonne. En-dehors de l'Europe

francophone, seuls le Vietnam et le Québec auront la visite d'Indochine. Et c'est peut-être la dernière.

« Est-ce que ce serait toujours raisonnable de faire du rock à 50 ans ? Peut-être que ma fille m'écouterait et qu'elle sera fière de son papa. Peut-être. Mais à la fin de cette tournée, j'aurai consacré 26 ans de ma vie à ce groupe et j'ai peut-être envie de la consacrer à autre chose. Est-ce que j'y arriverai ? J'en suis pas sûr », confesse-t-il.

Nicola Sirkis, qui est le papa d'une fillette de quatre ans et demi, n'a plus envie de passer sa vie sur la route, même si la scène est le lieu qu'il préfère.

« J'ai la chance d'avoir un groupe qui marche et d'avoir un public incroyable. Autant d'énergie positive qu'on donne et qu'on reçoit en même temps, c'est comme un bain de jouvence à chaque fois. On en sort rajeuni de 10-15 ans. »

Le but de Nicola Sirkis a toujours été de faire danser les gens et il a essayé, toujours, de le faire en écrivant des textes « pas débilés ». *Alice & June*, qu'il présente comme un conte de fées déglingué, met en scène deux jeunes filles, des rêves brisés par le monde adulte, un flirt avec la mort.

« Aujourd'hui, le monde est de plus en plus ça : c'est Disneyland avec la peine de mort ; c'est-à-dire qu'on n'est jamais sûr, quand on sort de chez soi, s'il va nous arriver une nouvelle catastrophe. »

Le chanteur d'Indochine, qui a signé tous les textes de l'album double, n'a pas la prétention de faire réfléchir. Il souhaite seulement partager des émotions.

« J'ai pas envie d'être, au mieux comme Charles Trenet "tout va bien madame la marquise" ou au pire, comme Céline Dion qui fait des chansons d'amour ou des chansons pleurotes. Ça, c'est de l'entertainment, il n'y a pas d'émotion. »

L'émotion ressentie dans les mots d'*Alice & June* est à peu près la même que celle provoquée par sa pochette. Les petites filles sur la balançoire semblent s'amuser dans un paysage bucolique. On y regarde de plus près : l'ourson serre contre lui un oiseau mort, les filles ont les yeux rougis, les papillons, une tête de mort. Malaise, tristesse, inconfort. Ça reflète les sentiments d'un père qui voit le rêve dans les yeux de sa fille et qui est confronté à la dureté du monde dans lequel elle grandit.

« Je réfléchis tous les jours à comment je vais lui expliquer un jour que ce qu'elle voit dans les *Teletubbies* ou les *Barbapapa*, c'est pas ça. J'attends, je vais quand même pas lui dire maintenant. Quelle est la solution ? Je sais pas. On a tous été déçus que le père Noël n'existe pas. Ou pas dupes. L'état du monde, c'est comme ça. »

N'allez pas croire pour autant que Nicola Sirkis voit tout en noir. Il ne croit pas au paradis, « un leurre », et même si le monde est dur, il aime assez la vie pour souhaiter être immortel.

« C'est la fuite du temps qui est le plus gros problème de nos vies à nous... »

C'est vrai, ça passe trop vite... Mais, heureusement, Indochine nous fait rester jeunes !

Formule éprouvée

Les chanteurs de Cinq fois cinq livrent une admirable performance

Marc Allard

mallard@lesoleil.com

Critique

La troisième cohorte de Cinq fois cinq a livré une admirable performance, hier, dans l'exigu théâtre du Petit Champlain. Mis à part les ennuyeuses interludes, les cinq chanteurs ont conquis la foule sans problème.

La séduisante Olyvia Labbé, d'une impressionnante polyvalence, a langoureusement ouvert le bal musical avec *Cheese*, une intrigante pièce signée Zazie. Habiles déhanchements, clins d'œil, voix sensuelle. Tout ce qu'il faut pour aguicher son public.

Avec *Mon bicycle à pédale*, Éric Larochelle a non seulement prouvé son talent de compositeur et d'interprète. Dans un jocal sans complexe, il a amadoué la foule avec son texte coloré.

Qui voulait tant Marjorie ? Il devait être étourdissant, si on se fie à la chanson qu'elle a écrite à son sujet. Quand elle la chante, on perdrait volontiers la tête avec elle. Mais l'ivresse, avec la sensuelle voix de Marjorie Fiset, reste d'une étonnante élégance. Timide, Marjorie ? Un peu figée. Mais tellement charmante.

Désinvolte, Clément Jacques est sans doute le plus *cool* de la cohorte. Si on fait exception de ses insignifiantes interventions, il occupe la scène avec une agréable aisance.

Il surfe en anglais sur des thèmes à la fois légers et existentiels, façon Jack Johnson. Ses deux pièces ont d'ailleurs suscité les plus chauds applaudissements de la soirée.

Sur un feutré air de jazz, Marie-Josée Cyr s'est toutefois avérée peu convaincante avec la pièce *In-somnuit* – trop concentrée sur sa voix. Elle s'est toutefois repris avec *Bibitte Boogie*, visiblement plus à l'aise sur pattes qu'assise. Grâce à ses gestes vigoureux, l'indifférence suscitée par son premier morceau s'est transformée en une chaleureuse réception. Avec sa démarche nerveuse et sa voix tirillée, elle rappelle Diane Dufresne.

Chapeau !



Les cinq chanteurs n'ont pas eu de problème à conquérir la foule. — PHOTO LE SOLEIL, ÉRICK LABBÉ